

LE TURBULENT DESTIN
DE JACOB OBERTIN

Du même auteur

Le Masseur aveugle
Liana Levi, 2008

CATALIN DORIAN FLORESCU

LE TURBULENT DESTIN DE JACOB OBERTIN

r o m a n

TRADUIT DE L'ALLEMAND (SUISSE)
PAR BARBARA FONTAINE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Jacob beschliesst zu lieben*
Éditeur original : C.H. Beck Verlag, München, 2011
© original : 2011, Catalin Dorian Florescu
ISBN original : 978-3-406-61267-1

ISBN 978-2-02-110687-9
ISBN 978-2-02-110688-6 (e-pub)

Cette traduction a reçu le soutien de Pro Helvetia

© Éditions du Seuil, mars 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Chapitre premier

Toute tempête renferme un diable. Aussi bien les tempêtes d'été passagères que celles qui s'abattent sur le pays pendant plusieurs jours. Le diable se cache de Dieu. Plus il a peur, plus il soulève la terre et les airs avec force. Mais cela ne lui sert pas à grand-chose. Quand la tempête hurle à travers champs, les hommes savent déjà que Dieu a trouvé le diable.

S'il a de la chance, il arrive à s'enfuir. Il sort de l'ouragan, le vent tombe et les nuages se dissipent comme s'ils n'avaient jamais existé. Mais il est trop tôt pour respirer, car le diable traqué a urgemment besoin d'un nouveau camouflage. Il le cherche dans la fourrure d'un chat ou dans l'épaisse cime d'un hêtre. Ceux qui osent sortir de chez eux ces jours-là resserrent leurs vêtements plus près du corps pour qu'il ne s'y faufile pas.

Mon père surgit d'un tel orage en juillet 1924 et ne contredit jamais ceux qui pensaient qu'il avait pactisé avec le diable. Ni le jour où il épousa ma mère, ni lorsqu'elle me mit au monde, ni lorsqu'il perdit tous ses biens.

Quand le front nuageux qui était encore derrière la frontière hongroise, à l'ouest, se mit à avancer dangereusement, le vieux garde champêtre se leva d'un bond. Le tonnerre l'avait

réveillé et le ciel semblait couvert de goudron. Marian chercha précipitamment son cor pour avertir le village, mais le schnaps avait desséché sa bouche. Il en prit une autre bonne gorgée et son appel résonna dans les rues abandonnées, figées sous le soleil.

Les éclairs, au loin, frappaient dans le champ, et la pluie se mit à tomber en larges traînées. Marian coinça son cor sous le bras, glissa les pieds dans ses sabots et courut jusqu'à la maison du gardien du château. Ainsi l'appelait-on bien qu'il n'y eût de château nulle part ; mais peut-être les paysans considéraient-ils leur village comme un château. Un village tellement isolé et vulnérable qu'il était exposé non seulement aux intempéries mais à tous ceux qui le traversaient. Aux armées entières et aux vagabonds solitaires, aux Habsbourg et aux Hongrois, aux créatures terrestres et parfois aussi extraterrestres.

Strubert, le gardien du château, était prévenu, sa femme l'ayant déjà secoué pour le réveiller – il souffrait de la même passion que le garde champêtre. Elle le traîna jusqu'à la fenêtre, où il jura et voulut la battre parce qu'elle avait attendu trop longtemps. Il prit la clef du clocher, se précipita dehors et cria au garde champêtre auquel il faillit se heurter :

– Le tocsin !

Il ne soupçonnait pas que ce jour-là il devrait faire sonner la grosse cloche deux fois.

C'était en 1773, soit un an après la création du village *ex nihilo*, qu'elle avait été fondue à Timișoara et transportée jusqu'ici sur une charrette à bœufs, sous l'impulsion de Frederick Obertin. On l'avait ensuite montée à grand-peine en haut du clocher et fixée à côté de la petite cloche et de la moyenne. C'était la plus importante. C'était elle qui retentissait

en cas d'incendie ou d'autres dangers. Elle dont le son se répandait à travers champs pour annoncer la pause de midi, et elle qui au crépuscule clôturait la sonnerie des deux autres cloches, elle qui servait à faire revenir les gens des champs. Trois coups, pour le Père, le Fils et le Saint-Esprit. C'était elle aussi qui tintait en premier lorsqu'on menait un mort à sa tombe.

Le premier mort ne s'était pas fait attendre longtemps. Le garçon de ferme Roland Manœuvre, qui devait polir la grosse cloche juste avant son inauguration, s'empêtra dans les cordes et tomba dans le vide la tête la première. Il atterrit juste devant les pieds de Frederick Obertin et des autres invités. Peut-être était-ce le schnaps, peut-être autre chose d'inexplicable. Ce fut en tout cas le début d'une grande série d'accidents, meurtres et suicides qui allaient frapper le village. C'était le pays de Dieu, certes, mais il fallait aussi compter avec l'autre.

Lorsque le gardien du château cracha dans ses mains et saisit la corde, la plupart des paysans, dans les champs, à quatre ou cinq kilomètres de distance, avaient déjà remarqué l'orage. Certains s'étaient relevés avec la main sur les reins en voyant que la lumière avait changé. Une dernière faible lueur avant que le soleil ne disparaisse. Et une première, légère, rafale de vent qui annonçait toute la suite. La fin juillet était l'époque de la récolte. Tous les champs étaient jonchés de gerbes de céréales et souvent aussi de foin sec. Mais il n'y avait rien à faire, on verrait plus tard ce qu'on pouvait encore sauver. Les paysans déposèrent outils et provisions sur les charrettes et partirent.

Sans se faire remarquer, Jakob arriva par la petite route de gravier qui passait à quelque distance du village et reliait

Timișoara à la frontière hongroise. La journée avait été chaude, les vêtements collaient au corps, la poussière pénétrait dans les yeux et dans le nez. Jakob aussi avait vu que la terre était plongée dans une lumière jaune vif qui ne tarda pas à se ternir, jusqu'à devenir toute grise. Il s'arrêta, leva la tête, écarta sa casquette informe et crasseuse et regarda le ciel. Puis il inspira profondément ; ça sentait la pluie.

Les nuages étaient à peine à un kilomètre, le vent devenait plus fort et secouait violemment les rares mûriers et peupliers qui bordaient la route. Des nuées agitées de corneilles tournoyèrent à grand bruit au-dessus de sa tête, puis se dirigèrent vers la ville. Elles allaient se poser sur les terrains d'usines vides, dans les parcs, dans les cours et sur les berges de la Bega pour y chercher un abri.

Jakob vit au loin les derniers paysans disparaître entre les maisons. Il retira ses chaussures, les attacha avec les lacets et les jeta sur son épaule. Il n'y avait pas de temps à perdre, la tempête était arrivée, l'horizon s'était rétréci à quelques centaines de mètres. Il sauta dans un champ et se mit à courir.

Il savait que c'était une mauvaise idée, même si Dieu effaçait les péchés de tous ceux qui étaient touchés par la foudre. Les Roumains y croyaient et Jakob avait vécu assez longtemps parmi eux pour juger lui-même que c'était possible. Lorsqu'il fut à mi-chemin des premières fermes, il pleuvait déjà fort et le vent lui résistait, comme s'il voulait le retenir. Mais le vent avait tiré les mauvaises cartes et Jakob ne se laissa pas ralentir longtemps.

Parfois, pourtant, les rafales le frappaient si violemment au visage qu'il avançait de trois ou quatre pas et reculait d'autant. La nature jouait avec cet homme de grande taille, aux cheveux hirsutes, ou peut-être étaient-ce les diables qui le soulevaient

et le catapultaient par terre, tellement ils étaient en colère que Dieu les pourchasse eux au lieu de pourchasser les hommes.

La seule chose que la tempête put lui dérober, ce fut sa casquette. Elle roula à travers champs, fut emportée dans les airs et resta accrochée à une haie. Quant à la veste dans la poche de laquelle se trouvait l'article de journal qui l'avait conduit jusque-là, elle se gonflait comme une voile et le tirait en arrière. Mais Jakob était coriace, il lui en fallait plus que ça. Il n'était qu'à quelques pas d'une étable lorsqu'un objet le frôla, un bout de cheminée ou un tuyau d'évacuation. Il ouvrit péniblement une porte étroite située à l'arrière de l'étable, se glissa à l'intérieur et se laissa tomber sur la paille.

Les bêtes tolérèrent cette intrusion. Et Jakob se sentait bien près des corps chauds et frémissants des vaches et des chevaux. L'odeur de fumier et de foin, de saleté et de fourrure animale l'avait toujours apaisé. Il aimait vivre au rythme des bêtes, les sécher, les brosser et les couvrir, enduire leurs sabots de pommade et se rapprocher d'elles en automne, quand il se mettait à fraîchir. Jakob rampa doucement jusqu'à l'une des vaches qui étaient couchées. Il la caressa pour la calmer, saisit une mamelle et but avidement. La vache se laissa faire, il n'était pour elle qu'une autre sorte de veau.

Il s'allongea, ferma les yeux, mais les rouvrit peu après. Il chercha fébrilement sa montre en or dans ses poches et eut un sourire de satisfaction en la tenant enfin entre les mains. Puis il s'endormit, enveloppé par les bruits de la pluie crépitante, du tonnerre et du vent. La nuit était tombée, la foudre éclairait à travers les rainures et les fissures l'homme assoupi et les bêtes aux aguets.

Puis, à peine un quart d'heure plus tard, un homme tenant un fusil à la main ouvrit brutalement la grande porte et essaya de

trouver l'étranger à la lumière des éclairs. Lorsqu'il l'aperçut, il marcha jusqu'à lui et lui enfonça la crosse de son fusil dans le ventre. Jakob se leva d'un bond ; tout son corps faisait l'effet d'une cuirasse.

– Je vous ai pris pour un voleur de chevaux, dit l'homme. Certains pensent avoir plus de chance par ce temps. Mais jamais aucun voleur de chevaux ne s'est allongé pour dormir. Vous êtes souabe ou roumain ?

– Souabe, répondit Jakob.

Alex Neper fit demi-tour et rentra dans sa maison. Jakob pensait déjà que l'autre l'avait oublié ou abandonné, et il se demandait s'il allait prendre le risque de rester encore un peu – car la tempête était loin d'être finie – quand il entendit une voix provenant de l'autre bout de la ferme :

– Venez ! Il y a de la bouillie de maïs.

Jakob marcha à grandes enjambées sous la pluie et pénétra à son tour dans la maison. Ils se retrouvèrent face à face dans la lumière blafarde de la cuisine et Neper lui tendit une assiette de bouillie de maïs avec un peu de saucisse. Jakob resta debout pour engloutir la bouillie. Neper le laissait faire tout en l'observant en détail. S'il avait dû se battre, il n'aurait eu aucune chance contre l'étranger. Jakob avait tout au plus vingt-six ou vingt-sept ans, était plus large que lui, avait un nez solide et un cou vigoureux. Il suffisait sans doute qu'il se plante devant quelqu'un pour obtenir ce qu'il voulait. Pour plus de sûreté, Neper rapprocha un peu le fusil qui était posé sur la table de la cuisine.

– Je vous ai vu arriver à travers champs, dit-il.

Jakob avala le reste de son repas et, sans prêter attention au verre que son hôte avait posé à côté de la bouteille de schnaps, il porta cette dernière à la bouche et la vida pratiquement. Puis

il regarda autour de lui. C'était l'une des plus riches maisons du village, mais elle était mal entretenue et en désordre.

– Où est-ce que je me trouve ?

– Chez le pharmacien.

– Non. Je veux dire dans quel village ?

Neper remarqua alors la voix de l'étranger : grave, sonore et déterminée.

– À Tribswetter. Comme vous voyez, le temps morose va parfaitement avec le nom de notre village*.

– Tribswetter... J'ai donc atteint mon but, dit Jakob en reprenant de la bouillie de maïs dans la marmite.

*

* *

L'ouragan durait déjà depuis plusieurs heures. Il n'était toujours pas rassasié, lui ou les êtres qui l'habitaient. Certains disaient s'être approchés d'assez près pour voir les créatures qui s'y cachaient, tantôt affreuses et repoussantes, tantôt séduisantes mais non moins dangereuses.

De temps à autre, quand quelqu'un disparaissait ou ne revenait pas de son voyage, on disait : « La tempête l'a emporté. » Parfois il resurgissait, tout bleu et gonflé, jeté sur le rivage par le fleuve. Ou peut-être était-il parti pour toujours. Il était interdit de penser que cet individu avait suivi un homme ou une femme, ou qu'il avait préféré mourir que de vivre dans ce village étriqué. Il n'y avait ni tromperie ni libre décision, il n'y avait que Dieu ou les diables et le destin dont ils frappaient les hommes.

* Voir l'explication dans la note de la page 260.

Lorsque l'ouragan eut faibli, Neper et Jakob se risquèrent à sortir dans la rue. Charrettes renversées, clôtures brisées et arbres déracinés jonchaient le sol. Une grange, plusieurs cheminées et le mur d'une maison en terre battue s'étaient écroulés.

– Si la pluie dure, le Mureş va déborder et nous serons bientôt sous l'eau, dit le pharmacien en rentrant dans sa maison.

Jakob était trempé, l'eau dégoulinait de ses vêtements pour rejoindre les petits ruisseaux qui traversaient toute la rue et le jardin de Neper, charriant de la boue, du gravier, des ordures et même quelques outils. Lui-même se tenait dans un de ces ruisseaux et ses pieds sales baignaient dans l'eau. Puis, alors que personne ne s'y attendait parce que les éclairs brillaient de plus en plus loin, peut-être même sur Timișoara, le ciel s'éclaira soudain et le village fit une apparition fantomatique dans la lumière fugitive. L'éclair fut suivi d'un violent éclat qui effraya tout le monde, hommes et bêtes.

Neper courut à la fenêtre. Il vit l'étranger devant le portail, les jambes écartées, comme soudé à la terre, faisant corps avec la pluie et la tempête. Un homme encore jeune dont il imaginait bien faire son palefrenier. Mais quelqu'un aussi avec qui on ne savait pas sur quel pied danser. Neper n'avait pas compris ce qu'il venait faire ici et cela n'augurait rien de bon.

Le propriétaire de la seule pharmacie des environs était un homme modeste. Son père, le premier Alex Neper, avait ouvert le magasin en 1880, important de Vienne et de Budapest ses remèdes, ses flacons et ses poudres de toutes les couleurs. Chimiste passionné, il avait fabriqué toutes sortes de substances, jusqu'au jour où il avait fait exploser son magasin et lui avec. Le fils n'avait presque rien retrouvé de son père.

Ce qu'il avait pu enterrer tenait dans une boîte. On avait tout de même sonné la grosse cloche.

Neper avait déjà vu passer le typhus, le choléra et la variole, par exemple, car les paysans ne faisaient souvent pas de différence entre lui et un véritable médecin. Comme il n'y avait pas longtemps qu'un médecin s'était installé dans la région et qu'en plus c'était un vétérinaire, c'était Neper qu'on appelait auprès des malades. Lesquels devenaient le plus souvent des morts. Néanmoins, cet homme deux fois plus jeune que lui était parvenu à troubler le pharmacien.

Cette fois non plus, le gardien du château ne fut pas rapide. Sa femme avait dû le secouer après avoir entendu frapper l'éclair :

– Réveille-toi ! Ça brûle dehors mais ton cerveau nage dans le schnaps !

– Même si j'aime bien picoler, je suis loin d'être sourd, répliqua-t-il.

Il enfila un vêtement, prit la clef et sortit. Il tomba à nouveau sur le garde champêtre.

– Où est-ce que ça brûle ? demanda-t-il.

– Chez l'Américaine, répondit Marian.

– Alors Dieu est juste.

Le tocsin sonna peu après et réveilla les derniers dormeurs, peut-être les morts mêmes, pour leur rappeler leur devoir. Le pharmacien s'habilla, sortit plusieurs seaux d'un débarras obscur, attrapa un second manteau et rejoignit Jakob. Il lui tendit le manteau.

– La foudre a frappé. Venez !

À cet instant, un cheval surgit de la Neroergasse sous une pluie d'étincelles. Sa queue et sa crinière étaient en feu et sa robe rougeoyante fumait. La pluie avait justement faibli au

moment où on aurait eu besoin d'elle. L'animal au galop les frôla. Il se heurta aux murs et aux clôtures, emboutit un arbre, puis il s'affaissa, à bout de forces, essaya de se relever mais resta couché. Il leva encore une fois la tête dans une dernière tentative de résister à la mort, puis ce fut fini.

– Venez ! répéta Neper. On a besoin de vous.

– Ça ne me regarde pas, répondit Jakob en suivant des yeux le pharmacien, qui était parti en courant.

Enfin le temps s'éclaircit. L'ouragan poursuivait sa route, il était arrivé aux premiers sommets des Carpates, où il allait se cabrer une dernière fois, puis diminuer et se dissiper. Il régnait un silence comme après la création du monde.

Neper ne comptait plus sur Jakob, espérant juste qu'il n'avait rien volé. Une ferme sans surveillance était une invitation pour un être comme lui. Mais sans doute avait-il disparu aussi vite qu'il était apparu. Et si jamais il réapparissait, Neper ferait en sorte qu'il le regrette. Jamais personne n'avait refusé de l'aide, jamais personne ne s'était opposé à ce qui régissait la vie ici : l'obligation de *rendre service*. On le devait aux autres. Cette dette les maintenait solidaires.

Quand quelqu'un mourait, on portait son cercueil. Quand la maison d'un autre brûlait, on transportait des seaux d'eau. Quand le maître de maison la reconstruisait, on l'aidait. Il y avait toujours d'innombrables services à rendre, il en avait été ainsi dès les premiers jours, du temps de Frederick Obertin. On avait sûrement déjà procédé de même en Lorraine, d'où venaient la plupart des gens d'ici. Il y avait les céréales de l'autre à rentrer, le cochon à abattre, la charrette à remettre en état. Le moulin, l'église et la rue à construire.

De service en service on engendrait des enfants, on perdait des enfants, on perdait sa femme, on en trouvait une nouvelle,

on battait le grain, on mettait un veau au monde, on marquait les cochons au fer, on épousait une fille et souhaitait avoir un fils pour pouvoir lui laisser la ferme, on supportait la grosse chaleur et la faim, et aussi le fleuve perniciosus lorsqu'il inondait tout, les mauvaises récoltes, les années à rats et à choléra, la vieillesse et les maladies, la colonne vertébrale déformée, les rhumatismes.

On finissait sa vie comme un invité dans sa propre maison, chez son fils aîné ou chez son gendre, et on faisait tous les jours le même trajet, de la couche au poêle pour réchauffer ses vieux os. Lorsqu'on avait effectué tout cela une centaine de fois au cours de sa vie, les autres venaient pour vous rendre le dernier service.

Neper était noir de suie, son pantalon était déchiré, il avait de légères brûlures au visage et sur les bras, il avait perdu son chapeau et son manteau et toussait continuellement. Ils étaient venus bien trop peu nombreux aider l'Américaine et son père : deux ou trois en plus de lui, et les rares journaliers qui travaillaient chez eux. Le père avait failli mourir parce qu'il ne voulait pas lâcher ses chevaux. Le feu s'était propagé très vite, presque tout avait brûlé, les écuries, la grange et les charrettes, et même quelques parties de la maison principale. Seuls une voiture à cheval et le logis des ouvriers étaient restés intacts.

Neper était entré des dizaines de fois dans l'étable pour essayer de détacher les bêtes, faire sortir les cochons et les volailles, puis les poutres porteuses avaient cédé et le toit s'était effondré, enterrant une grande quantité de bétail. Il s'était aussi précipité dans la maison avec les autres pour transporter dehors tout ce qui était transportable. Il avait fallu aller chercher de l'eau au puits, le Mureş étant trop loin.

Niclaus et sa fille Elsa n'avaient cessé de se mettre en danger, avant de finir, eux aussi, par laisser faire les choses. Ils s'étaient assis dehors, la tête entre les mains, à côté de la table du salon où s'empilaient la vaisselle, les draps, les albums de photos et les vêtements. Tout autour d'eux étaient entassés des sacs de céréales, des malles, des matelas, des commodes et des outils.

Le pharmacien rentra chez lui, se déshabilla, lourd et fatigué, s'assit et se lava soigneusement. Avec des gestes lents et réguliers, il se frotta presque jusqu'au sang pour effacer l'odeur de brûlé de son crâne chauve, de son visage rougi et de ses bras.

Jakob ouvrit la porte d'un coup de pied. Il tenait sa veste d'une main tandis que sa chemise ouverte pendait sur son pantalon. Il avança de quelques pas vers Neper, nu, effrayé, et lui dit sur un ton qui ne tolérait aucune contradiction :

– J'ai faim. Je voudrais manger.

Il y a quelque chose qui ne tourne vraiment pas rond, se dit Neper. L'homme qu'il avait voulu abattre un peu plus tôt et dont il imaginait faire son palefrenier se comportait maintenant comme le maître de maison.

– Vous êtes encore là ? marmonna-t-il.

– J'ai surveillé ton bétail pendant la nuit, mon frère, dit Jakob avec un rictus. Tu ne devrais pas le laisser tout seul... à cause des voleurs. Et maintenant je veux manger.

Perplexe, Neper fut pris d'une terrible toux. Dans ce lieu où on s'appelait « frère » et « sœur », les jeunes devaient aux anciens un respect inconditionnel. On faisait pénitence pour le moindre manquement à cette règle et, il n'y avait pas si longtemps encore, on était fouetté sur le chevalet pour les fautes plus graves. Cloué au pilori et traîné dans tout le village.

Pour cacher son irritation, Neper passa machinalement le gant de toilette sur son corps, mais tous ses sens étaient aux aguets. Du coin de l'œil il vit l'homme s'approcher de lui au point de presque le toucher et se rendit compte avec effroi qu'il ne pouvait ni faire un pas de côté ni se lever pour se défendre. Et son fusil était resté sur la table de la cuisine.

Neper fixa la chaussure de Jakob, une semelle en bois sur laquelle un cordonnier avait tendu le cuir usé d'une chaussure encore plus vieille. Puis il leva lentement la tête et vit la jambe de pantalon de Jakob, qui était déchirée à plusieurs endroits. Ce pantalon devait servir à tout : au travail des champs et de l'étable, au loisir et à l'église – à supposer que ce genre d'individu aille à l'église. Il aperçut enfin sa chemise tachée qui avait dû être blanche un jour, sa poitrine velue, son menton.

En quelques secondes, Neper avait pris la mesure de toute la pauvreté de son adversaire, davantage qu'il ne l'eût souhaité. Ce genre de journaliers et de vagabonds étaient dangereux, ils n'avaient pas grand-chose à perdre et n'hésitaient pas à miser ce presque-rien. Ils n'avaient pas besoin d'être ivres pour cela, il suffisait d'une occasion. Ils avaient vécu si longtemps avec le bétail, ils avaient été si mal estimés pendant longtemps et s'estimaient si peu eux-mêmes, ils vivaient tellement dans la certitude que leur vie n'était que l'éternelle répétition du manque et de l'avilissement, de l'attente d'un maigre salaire, de la beuverie, du jeu et de la fornication, puis de l'attente à nouveau, qu'ils craignaient toujours le pire. Et c'est pour cela qu'ils étaient imprévisibles.

Deux hommes de cette trempe n'avaient-ils pas abattu la bru de Peter Bartu, quelques années auparavant, et été traqués pendant plusieurs jours, avec la contribution de la gendarmerie, avant d'être arrêtés ? N'avaient-ils pas alors été dociles et

repentants, prétendant ne rien se rappeler et attribuant toute la faute à leur ivresse avancée ? Et auparavant le gardien du château, Josef Reno ou Gogo Joschka, comme ils l'appelaient, n'avait-il pas été abattu par un voleur de chevaux avec son propre fusil, alors qu'il montait la garde au cours d'un hiver difficile ?

– Veuillez m'excuser, dit Neper en essayant de se lever.

Sa seule chance était de se mettre debout. Mais l'étranger ne reculait pas, si bien que le pharmacien fut obligé de rester assis.

– Je n'excuse rien du tout. J'ai surveillé ta ferme, tu me dois le couvert.

– Je ne vous ai pas demandé de surveiller.

Le pharmacien fut surpris de son propre courage. Le corps massif de l'autre se dressait comme un mur, à quelques doigts du sien.

– Demandé ou non, le travail a été fait pendant que tu éteignais le feu de je ne sais qui. Et maintenant je veux être payé.

Neper décida une dernière fois d'être téméraire.

– Est-ce que c'est une menace ?

Il vit l'autre serrer les poings à hauteur de ses yeux et les garder un moment ainsi tandis que les veines de ses bras se gonflaient. Neper ne pouvait ni bouger ni se défendre dans l'intervalle que lui laissait le corps de Jakob.

Il se passa alors un fait auquel Neper ne s'attendait pas. L'étranger céda, ses bras et ses mains se détendirent, il recula et suspendit sa veste au dossier d'une chaise.

– Tu es tout nu et voilà que je fais irruption chez toi, dit-il.

Ni son attitude ni sa voix ne trahissait plus la moindre tension. Il avait l'air d'un voisin qui serait entré sans frapper

pour faire une courte visite. Le pharmacien se hâta de s'habiller pour avoir une protection contre l'étranger, qui sembla soudain gêné. En peu de temps s'était accomplie sous ses yeux une transformation qu'il ne pouvait pas s'expliquer. Mais une fois habillé, lavé et surtout en position debout, il était à nouveau le maître des lieux et l'autre un quémandeur.

Jakob alla dans la cuisine, où Neper le suivit avec nervosité, car c'était là qu'était le fusil. L'autre était paisiblement installé à table, coupant avec son couteau une miche de pain qu'il serrait contre sa poitrine. Il arracha un morceau de mie et le trempa dans la bouillie de maïs de la nuit précédente. Il s'en bourra littéralement la bouche. Puis il engouffra d'épaisses tranches de saucisse et prit la parole.

– C'est tout ce qu'il me fallait. Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt, mon frère ? Allez, assieds-toi. Mange avec moi. Je suis heureux d'être ici.

Tout était à nouveau inversé, cet homme l'invitait à s'asseoir à sa propre table. Hors de danger et légèrement amusé, Neper s'assit et prit le pain que l'autre lui tendait. Il céda à sa faim, le labeur de la nuit ayant éprouvé ses forces.

– J'ai appris une chose : il faut toujours manger comme si c'était son dernier repas, ajouta Jakob, qui savourait à grand bruit et se prit à rire quand son regard tomba sur le visage du pharmacien. Qu'est-ce qui t'arrive ? On dirait que tu viens de voir le diable ! N'aie pas peur, tu es chez toi.

Il y eut un silence. Neper lui aussi mangeait bruyamment et rota à plusieurs reprises, avalant tout avec voracité.

– Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il au bout d'un certain temps.

– Jakob.

– Jakob comment ?

- Juste Jakob.
- Tout le monde a un nom de famille.
- Pas moi. Jakob doit suffire.
- Mais...

L'étranger tapa du poing sur la table et posa la paume de son autre main à côté. Son regard se fit à nouveau coupant et froid.

– Tu peux demander tant que tu veux, il n'y aura pas de réponse.

Puis la transformation eut lieu une fois de plus. Il se renversa sur sa chaise, l'air soudain rassasié et satisfait, et essuya le bord de son assiette avec du pain. Alors, comme s'il venait de se rappeler une affaire importante, il se leva d'un bond, prit sa veste et en sortit une page de journal qu'il déplia et posa devant le pharmacien en la lissant.

– Est-ce que tu connais cette femme ? demanda-t-il.

Le pharmacien jeta un œil à la photo et éclata de rire.

– Tu la connais ? demanda à nouveau Jakob avec insistance.

– Si je la connais ! C'est Elsa Obertin. Tout le monde la connaît, jusqu'à Timișoara et même au-delà. On l'appelle l'Américaine. Si vous étiez venu avec moi hier soir, vous l'auriez rencontrée. C'est sa ferme qui a brûlé.

Jakob tressaillit.

– Sa ferme ? demanda-t-il. Brûlée !

– On a essayé d'en sauver le maximum, mais on n'était pas assez nombreux. L'aide est pourtant une affaire d'honneur chez nous. Mais on n'aime pas cette femme depuis qu'elle est revenue d'Amérique. On raconte toutes sortes d'histoires... C'est à cause d'elle que vous êtes ici ?

Jakob ne répondit pas tout de suite. Il semblait préoccupé par autre chose et réfléchit longuement.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI (61)
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N^o 106462 (00000000)
Imprimé en France